Rafales et Arcs-en-Ciel

Tome 3
Résistances et libération

Jacques Arnault

Rafales et Arcs-en-Ciel

Tome 3
Résistances et libération

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)
175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-350-7
Dépôt légal : mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Thibaut Delalande

Thibaut Delalande avait été un bon élève et avait décroché ses bacs latin-grec et de philosophie à dix-sept ans. À la sortie du lycée, il n'avait pas découvert une voie prometteuse dans le cours des incertitudes des temps présents pour s'engager dans une quelconque filière d'études longues et coûteuses. À la suite de la guerre qui avait tourné court pour les armées françaises, il avait vu son père pleurer, sa mère pleurer, Pierre Vermandois pleurer. Devant ce déluge en larmes partagées, les enfants Delalande avaient eu le regard humidifié, moins en raison de la nature d'une guerre dont ils ne mesuraient pas très bien les conséquences que de voir leurs parents, responsables de leurs faits et gestes, écraser autant de larmes dans leurs mouchoirs.

– Tu ne comprends pas, mon petit, avait dit Juliette à son fils. Nous pleurons des morts pour rien, des gens qui avaient ton âge, Thibaut. C'est pourquoi j'en ressens tant de tristesse. Si ton père et Pierre ont échappé à un sort tragique, tous n'ont pas eu cette chance. Leur disparition a été péniblement ressentie

par leurs proches qui rêvaient de partager leur existence.

Au travers de ces images ravivées, elle ne pouvait avouer son propre passé ressuscité.

Juliette ajoutait :

– Bien que m'étant tenue éloignée du monde de la politique, je suis révoltée. Trop d'erreurs ont été commises, trop d'inconscience sur le prévisible que l'on voyait sourdre à l'horizon, sans la moindre volonté de la part de nos responsables d'expliquer et d'agir pour les prévenir. Le bon peuple de France s'est laissé prendre au piège grossier des idées farfelues et rassurantes dans le style : il faut savoir profiter de la vie. Bien sûr, mais à quel prix ?

Les grèves dans les usines, organisées par les syndicats pilotés par des hommes de parti, nous ont coûté la mort de trop de nos jeunes gens, sans compter des dizaines de milliers de prisonniers. Thorez, le communiste, s'est enfui en URSS pour s'y mettre à l'abri après avoir déserté son unité. Chautemps, le radical, s'est réfugié aux États-Unis. Blum, le socialiste, est en prison. Quel gâchis ! Laval exerce aujourd'hui le pouvoir après avoir retourné sa veste de socialiste bon teint pour devenir collaborateur patenté de l'Allemagne.

– « Errare humanum est », avait conclu Thibaut, moins affligé que sa maman.

Il n'avait pas tout à fait oublié son latin, et il était persuadé que, sur la route de la vie et sans boussole, il est si facile de perdre le nord. Il s'accorderait une année sabbatique, non encore inscrite dans les mœurs de l'époque, formule moins prisée des chômeurs en quête d'emploi. Son père lui avait dit :

– Si, nous en tombons d'accord, tu t'offriras des vacances sur ton propre budget. Pour commencer, tu passeras quelques semaines à l'usine pour rencontrer le monde du travail. Je prendrai en compte tes observations. Tu seras rémunéré comme un ouvrier. Tu géreras ton argent et tu pourras le dépenser à ta guise.

Au bout de six mois d'expérience, Thibaut avait décidé de reprendre des études pour faire une année de droit, matière assez indigeste assortie de la prime compensatoire du bon sens, pour en pénétrer l'esprit. Le droit est, au premier plan, fondé sur le principe des lois qui nous gouvernent, avait-il appris, la morale de demain avant qu'elle ne soit toujours contestée. Vaste programme !

Thibaut s'était lié d'amitié avec un jeune ingénieur des ponts et chaussées, en tout bien tout honneur. Cet homme, après avoir été élevé par sa grand-mère, aimait la fréquentation des jeunes gens, pour combler le vide de son enfance. Fils unique, il aurait aimé avoir un frère. Un jour, invité à venir passer une semaine de vacances à Lorient, il avait pu l'accompagner à la base sous-marine où, curieusement, il avait pu pénétrer sans avoir à montrer patte blanche.

Sur le site, il y avait des sous-marins, en espace ouvert, dans les darses du port, en bassins de radoub ou en cales sèches. En ce lieu œuvraient les ouvriers français de l'arsenal, pour l'entretien, les réparations de ces navires tueurs de l'amiral Dœnitz, patron de la flotte allemande. Sur la coque de chacun, un ou deux marins veillaient, la main sur la détente d'une arme prête à tirer. C'était assez impressionnant. L'ensemble était protégé par les batteries de la Flak, la DCA allemande. Dès l'alerte, elle plongeait dans le

ciel lorientais ses projecteurs pour balayer l'espace de la nuit, repérer les intrus venant de Grande-Bretagne, les abattre, en dissuadant leurs occupants de venir s'y promener sans prendre des risques mortels.

La seconde nuit de son arrivée, il y avait eu une alerte plus conséquente que les précédentes, avec un lâcher de bombes sur l'arsenal. Quelques-unes s'étaient égarées sur des maisons particulières, passant au travers des toits, pour exploser dans leurs sous-sols. Il y avait eu, au lendemain de l'attaque aérienne, quelques morts, acceptés, sans trop récriminer, de la part de la population. Les victimes, les personnes blessées s'efforçaient de comprendre, tandis que les morts ne parleraient plus. La presse locale, aux couleurs allemandes, s'était emparée du fait tragique, fustigeant les assassins venus d'Outre-Manche pour trucider les populations laborieuses.

Thibaut n'avait jamais senti, ce soir-là, son cœur battre aussi violemment dans sa poitrine. Son ami Gérard l'avait entraîné dans un refuge souterrain, aménagé par la défense passive, en toute hâte, au motif qu'il n'était pas du tout courageux, ce qu'il concédait sans honte. Ils avaient été suivis de quelques personnes, au nombre desquelles une jeune fille non accompagnée. Tous avaient été priés de s'asseoir sur les bancs aménagés de l'abri. La petite jeune fille avait demandé à Thibaut la permission de prendre place près de lui. Elle avait une voix fluette, dans laquelle transperçait l'accent british.

– Attention, les voilà, avait dit le chef, dans l'instant où la chandelle s'était seule mouchée, plongeant le réduit dans le noir. Thibaut avait senti la main de la jeune fille chercher la sienne. Il n'avait osé

la lui refuser, tandis que la tête de la jeune personne s'était penchée sur son épaule. Dans l'espace, des Halifax ou des Wellington s'approchaient. Ils devaient être assez nombreux à ronronner dans le ciel, le souffle coupé par le tac-tac-tac des mitrailleuses et les poum-poum-poum des canons de la Flak ponctuant le ronronnement de leurs moteurs. Les bruits sourds des déflagrations des bombes tombant du ciel évoquaient ceux d'un tremblement de terre de faible intensité. Dans la tête des cloportes d'un lieu de fortune, cela faisait un bruit d'enfer.

Un réfugié de l'ombre avait entamé un « Notre père qui êtes aux cieux ». La prière n'avait pu aller à son terme dans le fracas de la bombe tombée non loin de là. La petite jeune fille, d'instinct, s'était accrochée à Thibaut de ses deux bras chargés d'électricité. Le cœur du garçon battait à tout rompre à l'unisson de celui de la jeune femme frappée de tachycardie. Il l'avait prise par la taille, pour la rassurer autant que pour dominer sa peur. Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé un seul mot.

L'alerte était passée, tous étaient remontés, les oreilles ramonées par les bruits ambiants des sirènes des pompiers, les yeux hagards cherchant une route dans l'obscurité comme s'ils étaient devenus subitement étrangers à leur propre environnement. En quelques endroits, des feux avaient été allumés par l'explosion des canalisations de gaz. Ils étaient trop lointains pour s'y rendre. En haut de l'escalier, la petite jeune fille, qui l'avait suivi dans son ascension des quelques marches à gravir avant la sortie, l'avait laissé en plan pour partir en courant, sa silhouette se fondant dans la nuit. Sur la dernière, avant de la quitter, elle avait murmuré à son oreille :

– Je m'appelle Lilibeth, je suis anglaise. Kiss me goodbye !

C'était son remerciement. Thibaut était resté baba d'un baiser inattendu reçu à pleine bouche. Il aurait aimé prolonger l'instant pour en goûter la saveur. Pour lui, c'était une première. L'expérience avec Lilibeth ne serait pas renouvelée. Les jours suivants n'avaient pas connu de nouvelle alerte venue du ciel. En fin de semaine écoulée, malgré l'insistance de son ami Gérard, Thibaut avait quitté Lorient, avec en tête la détermination de devenir aviateur pour participer à la guerre. À défaut de retrouver Lilibeth, il ferait connaissance avec l'Angleterre.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour y parvenir ? avait dit Gérard.

– Je n'en sais rien encore, avait-il répondu, mais j'y parviendrai.

Gérard, dubitatif, lui avait souhaité :

– Bonne chance, en le priant de bien vouloir l'épargner si d'aventure…

Thibaut Delalande en quête d'évasion

Thibaut avait reçu également une invitation à venir passer quelques jours à la ferme de la Touche jouxtant « l'étang aux ducs » près de Ploërmel, non pour s'initier aux travaux des champs mais pour y rencontrer « papa ». La Touche était en ces temps-là une annexe d'un établissement assurant la formation de jeunes gens aux techniques agricoles. Elle était le champ d'application des leçons dispensées par les Frères de l'instruction chrétienne de la ville, une congrégation enseignante fondée en 1 817 pour l'éducation des enfants du peuple.

Au début des hostilités, l'école avait été fermée, mais avait maintenu les activités agricoles, notamment l'exploitation des terres et la gestion d'un troupeau d'une quinzaine de bêtes. C'était sa première sortie d'adolescent hors du giron familial, qui le conduirait à assumer désormais toutes ses responsabilités dont celle d'assurer sa propre subsistance. Un arrangement avait été conclu entre son père et un ami qui, en contrepartie d'un travail d'ouvrier agricole, assurerait le gîte et le couvert.

Ce grand garçon, surnommé « papa », à la tignasse frisée rousse sur un visage longiligne tavelé de taches de rousseur, s'appelait Jacques de Brun. Il serait plus tard héritier d'un titre, celui d'un comte sans château. Il était moniteur et enseignait comment se plantent les pommes de terre, comment se bat le blé, à quelques jeunes gens évadés des villes, sans ressources, sans talents particuliers, très ignorants des choses de la terre nourricière, et la plupart sans projets. Il leur avait offert un lieu de camouflage où ils se sentaient en relative sécurité pour un temps de guerre, en attente d'un je-ne-sais-quoi.

Les deux jeunes gens s'étaient découvert des atomes crochus au cours d'une balade dans la forêt de Paimpont, peuplée de chênes, autrefois la forêt de Brocéliande, théâtre d'exploits narrés dans les romans des chevaliers de la Table ronde. Ils étaient partis tous les deux à la recherche de Viviane, la fée du lieu magique, et de Merlin l'enchanteur. En ces lieux bucoliques, la poésie ne se déclinait pas en vers, mais sous la ramure sous la forme d'idées de guerres, aux frais de l'occupant.

Thibaut, au contact de Jacques, venait de redécouvrir l'élan patriotique un instant entrevu au doux contact chaud de la petite Anglaise qui avait tremblé dans ses bras. Si elle était belle, il n'avait pu, dans la pénombre, découvrir son visage autre que l'éclat de la prunelle de ses yeux. Il avait senti contre sa poitrine la pointe d'un sein, qui l'avait émoustillé parce qu'en dessous battait un cœur au rythme d'une respiration haletante. Dorénavant, en artiste, il s'intéresserait de plus près aux poitrines plus ou moins généreuses, alors qu'il n'avait découvert jusqu'à ce

jour que les visages présentés par les photographes des stars sophistiquées d'Hollywood.

Il mélangeait intimement en pensée l'amour et la guerre. On pouvait naturellement faire l'amour sans faire la guerre, la guerre sans pouvoir faire l'amour. Dans le souvenir de sa récente expérience, c'était bien une bombe tombant du ciel qui lui avait fait découvrir la naissance d'un sentiment stupide appliqué à une ombre disparue dans la nuit. Il lui devrait son souhait de rejoindre la Royal Air Force, pour s'engager dans un combat. C'était bien elle la responsable de deux émois à dominer : la trouille et l'Amour avec un petit « t » et un grand « A ». L'ennuyeux, c'est que Lilibeth n'en saurait rien.

À la réflexion, pour enrichir son raisonnement, il lui paraissait préférable de faire la guerre dans un espace à trois dimensions, d'où l'on pouvait lâcher des bombes attirées par le sol, selon les lois de la gravité, sans nécessairement les voir exploser. Quand elles touchaient terre, l'avion avait fait du chemin, il n'était plus à la verticale du lieu de l'explosion. Thibaut n'ignorait pas que l'avion était vulnérable, dans sa nature même, exposé à des pannes, et qu'il était recommandé, en cas d'incidents sérieux, le plus souvent en l'absence d'un terrain proche convenable, de se jeter en parachute. On pouvait alors tomber n'importe où, dans un lac, par exemple, sur la cime d'un arbre ou bien s'empaler sur un paratonnerre.

Encore fallait-il, avant de sauter, pouvoir se décoller le cul de son siège, lui avait enseigné un pilote, ou faire avec son avion une galipette pour effectuer sa sortie sans être assommé. Il convenait aussi d'avoir le réflexe, au bon moment, pour tirer sur la ficelle, libérer la corolle permettant de planer dans

les airs, quelques minutes avant de toucher le sol les jambes repliées, sans se faire d'entorses ou se rentrer les jambes dans l'abdomen. Encore fallait-il agir pour ne pas être entraîné, roulé sur le sol par le parachute voulant en faire voir de toutes les couleurs à son utilisateur comblé de toutes sortes d'émotions fortes. Encore fallait-il ne pas se présenter au-devant des tirs des ennemis voulant faire un carton, avec soi-même comme cible, quand le chasseur devient un gibier. Le pire était de se retrouver, sain de corps et d'esprit, encore intact, dans un brasier de kérosène, faisant corps avec l'appareil pour finir comme Jeanne d'Arc dans un océan de flammes.

À Ploërmel, Thibaut avait tout de suite été séduit par l'architecture d'une église gothique chaleureuse de style flamboyant. Jacques de Brun lui avait fait découvrir une ville d'autrefois, cernée de remparts dont il subsistait encore quelques murs crénelés. Devant un danger venu de l'extérieur, on se réfugiait dans l'enceinte pour soutenir un siège. « Les internés dans ce lieu étaient des résistants comme nous autres aujourd'hui, toi et moi », avait dit Jacques.

Suffisait-il d'y croire ou de se l'entendre dire pour rentrer dans la peau d'un combattant, sans armure, en s'engageant contre l'occupant de ses poings fermés ?

– Peut-être, avait répondu Jacques. Ainsi, moi, je me suis chargé de mission, tout seul. Je suis devenu mon propre instructeur. J'ai créé un centre de renseignements pour collecter toutes les informations possibles sur les Boches disséminés dans les campagnes bretonnes.

– Mais au profit de qui ? avait répondu Thibaut.

– Justement, ma collecte de renseignements n'a d'intérêt que si je parviens à les communiquer, ce qui

me pose un sérieux problème. Nous pourrions peut-être le résoudre en commun, pour peu que nous puissions nous rendre de l'autre côté de la ligne de démarcation. Je dois rencontrer le général Langlois, commandant de région de l'armée d'Armistice. Il est présentement à Châteauroux. Je sais qu'il m'attend. Nous ne sommes pas convenus d'une date précise, parce qu'il en connaissait les difficultés.

Le soir, à la chandelle, ils s'étaient penchés tous les deux sur une carte Michelin, pour éliminer les obstacles naturels comme les larges rivières, traversées par des ponts sûrement bien gardés. Auparavant, il leur faudrait passer par La Rochelle. Son absence de la maison ne s'était pas prolongée pour inquiéter les siens. Thibaut, de Lorient, avait adressé une carte postale à Bénédicte, la sœur cadette, en forme de pensées affectueuses, sans autres commentaires, l'avisant qu'il se rendrait pour quelques jours à Ploërmel.

À son retour, en compagnie de son ami Jacques, il avait raconté son baptême du feu, sans allusions faites à la présence d'une petite Anglaise à ses côtés, très digne dans sa frayeur parce qu'elle n'avait pas hurlé sa peur. Convié à s'exprimer au cours du premier repas pris en famille, il avait fait part de la mission d'information qu'il devait mener à son terme :

– Je vais accompagner Jacques à Châteauroux avant de m'engager dans la Royal Air Force.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux t'engager dans la Royal Air Force, après Marie qui s'est engagée au couvent des Ursulines. Mais vous tenez tous, mes enfants, à me faire périr d'inquiétude et d'ennui, avait dit Juliette.

Paul, son mari, homme de passion mais encore plus de devoir, avait ajouté :

– Ce ne sera pas facile. Comment comptes-tu y arriver ?

– Jacques a connaissance de l'existence d'une maison à Saint-Pé-de-Bigorre, où habite une vieille dame accueillant dans sa maison des volontaires en attente de rejoindre les Forces françaises libres. Il me donnera son adresse. Après m'être informé, je tenterai ma chance.

– Paul, tu ne vas laisser Thibaut commettre cette sottise, pour partir à l'aventure, sans expériences, à la rencontre de tous les dangers, en péril permanent, sans que personne d'entre nous le sachant ne soit en mesure de lui porter secours.

– Mais, maman, avait répondu Thibaut, je ne craindrai rien pouvant nuire à ma vie, si ce n'est d'avoir à supporter quelques ennuis sans gravité.

– Et d'où te vient cette certitude ? avait repris Juliette.

– De Marie de l'Assomption, ma grande sœur bien-aimée. Elle m'accompagnera dans ses prières. Elle mobilisera sa communauté et sa congrégation.

Juliette s'était tu, une fois de plus. Elle craignait les conséquences de la nouvelle guerre, alors que la précédente lui avait déjà joué un si vilain tour lors de la victoire. « Aidez-moi, mon Dieu, à y voir clair ! »

Bénédicte avait mis son grain de sel dans les propos :

– Nous sommes en bonne santé. Nous tenir à l'écart, c'est laisser aux autres, plutôt à quelques-uns, la charge de défendre notre raison de vivre, la France avec ses bons et ses mauvais côtés. Elle a notre

visage. Nous respirons ensemble, sur son territoire, le même air. Nous devons défendre l'oxygène du pays, avec la liberté de le faire, en regonflant nos poumons.

– Mademoiselle Bénédicte Delalande, avait dit Jacques de Brun, vous êtes vraiment la poétesse de la France libre portant haut le flambeau des espérances de ses combattants.

– Pourtant, avait ajouté Bénédicte, je n'ai pas déclamé de vers. Ce n'était que des emballements de ma prose.

– Et de votre cœur, Mademoiselle, avait ajouté Jacques. Sachez que j'en apprécie le symbole tricolore : bleu, blanc, rouge, imposé à mes ancêtres, des ci-devant sûrement amoureux du pays qui autrefois fut le leur, redevenu le nôtre, l'ennemi bouté hors de nos frontières. J'oserais bien dire une sottise, en forme de compliment : vous êtes la fleur de lys du royaume qu'honoraient mes ancêtres.

Bénédicte avait rougi sous le compliment. La République n'était-elle pas un accident de l'histoire ?

– Buvons à la santé de cette République à laquelle il faut redonner vie avec des hommes nouveaux. Aujourd'hui, je suis pour de Gaulle, sans être contre Pétain. L'un dominera l'autre, c'est inéluctable. Le plus jeune terrassera le vieil homme, garde-meuble des souvenirs de l'histoire de l'époque qui fut la sienne, le grand moment de Verdun et de ses morts. Et puis, on l'oubliera, si on ne lui reproche pas encore de ne pas avoir laissé un Allemand nous gouverner à sa place.

– Vous connaissez bien notre histoire, Monsieur de, répliqua Juliette.

– Les gens de paix ne sont pas, naturellement, faits pour la guerre. Ils se méfient des soldats et des civils

qui se sont employés à donner au pays une victoire. Ils n'ont qu'une hâte, les en remercier, comme ils l'ont fait au vieux tigre de 1918, Clemenceau, renvoyé sur ses terres. L'homme de nature pacifique peut dissimuler sous son écorce la peur morbide souhaitant ignorer la vertu du courage pour laisser aux autres le soin de défendre sa cause, le cas échéant. Souvenons-nous de cette réplique de théâtre toujours réactualisée par le responsable politique du temps de paix, sommé de faire quelque chose pour calmer les impatiences :

– Sire, le peuple a faim.

– Le peuple a toujours faim, répond le roi. Il est insatiable.

– Qu'on lui donne un cadavre, répond froidement le président-roi devenu le nouveau cocher du char de l'État.

– Je connaissais vaguement l'histoire, reprit Thibaut.

– Oui, mais il y a une suite, avait dit ce républicain rouge bon teint. Je n'ose vous la dire.

– Allez-y ! Nous sommes en famille. Vous êtes pardonné d'avance.

– Le peuple nous emm… tant bien que, nous ayons besoin de son vote. Nous lui suggérons des idées qu'il fait siennes, sans toujours bien les comprendre, jusqu'à ce que le soufflé retombe. Alors on lui joue une variante de la musique sur un air de fête pour lui demander de défiler derrière nous. Que voit le curieux à l'affût, lors de la promenade des banderoles imprimées de clichés : nos têtes hilares, heureuses du bon tour venant de lui être joué ! Il nous rembourse au centuple des petits frais de l'usure des semelles de nos souliers sur le macadam.

– Ces gens sont-ils toujours aussi bêtes ?

– Sans doute, non, rentrés chez eux. Le peuple de la rue défile par tradition. Il se défoule. Avec de bons slogans porteurs pour déboucher les artères du cœur, on encombre l'esprit de la rue, quelques heures pour lui permettre de communier en silence ou en gueulant. En France, le défilé est une institution. Le lendemain, on soigne les pieds fatigués. Parmi les manifestants, il en est de très doués en tous domaines. Leur intelligence est en partie amputée tout simplement d'une bonne part de leur mémoire. On ne se souvient bien que de ce qui vous arrange, quant au reste : on peut l'oublier, de surcroît.

Le petit aparté en était resté là, parce qu'on s'éloignait de l'essentiel : le quitter, c'est mourir un peu.

Jacques de Brun et Thibaut Delalande défient l'Allemand

Il avait fallu deux bonnes journées de préparatifs aux deux voyageurs pour peaufiner leur voyage, dans leur itinéraire commun : La Rochelle-Châteauroux, contrarié par le passage de la ligne de démarcation. Il fallait la franchir sans se faire capturer par la soldatesque teutonne, à l'affût des fraudeurs, dangereux à leurs yeux pour décider de les tirer au débotté comme de vulgaires garennes. Le plus vulnérable des deux était Thibaut, dans l'innocence de son âge, décidé à partager le sort d'un dangereux espion chargé d'informations au bénéfice d'un général de l'armée d'armistice. Un « casus belli » miniature à régler dans les chancelleries dont les journaux ne feraient pas état, si ce n'était de tourner mal au point de voir figurer sur des affiches deux noms de condamnés à mort qui avaient été exécutés sur-le-champ, à titre d'exemple.

De retour à La Rochelle sans incidents notables, Paul Delalande les avait avertis des dangers courus sur la suite de leur voyage, s'interrogeant sur la qualité de l'engagement de Jacques de Brun qui lui

semblait puéril. Il n'était pas au bout de sa surprise lorsque le commandant Wagner l'avait fait mander à son bureau juxtaposé au sien, pour lui dire qu'il offrait le champagne. C'était la première fois que son prisonnier de guerre se manifestait de cette manière, ce qui le gênait d'autant plus qu'il n'était pas dans ses intentions de lui rendre la politesse à la maison pour lui faire rencontrer Juliette, sa femme.

À l'heure dite, il découvrait la présence de Bénédicte, de Thibaut et de son ami Jacques.

– Monsieur Delalande, j'ai voulu saluer en la personne de votre fils et de son ami Jacques deux valeureux adversaires. Ils ont décidé de tenter une aventure à laquelle je ne prêterai pas mon assistance pour l'exécution d'un projet que j'estime pour son audace mais que je condamne du fait de ma position. Le pourquoi de mon attitude est simple. J'avais une dette assez ancienne à régler. Je m'en acquitte aujourd'hui. Je suis toujours redevable envers l'un des vôtres de mon existence. Mon geste qui peut sembler étrange explique cela.

Votre fille Bénédicte, ici présente, perfectionne avec moi l'allemand. Elle m'avait demandé de lui rendre un petit service, techniquement impossible : faciliter le passage de la ligne de démarcation à son petit frère et à son ami. J'ai refusé mon concours moins par devoir que par incapacité de ne pouvoir rendre le service demandé. Sachez cependant que j'approuve ceux qui ont décidé de servir leur pays en conscience. Tenez, je vais vous faire une confidence. Cette guerre, nous allons la perdre. Demain nous célébrerons la paix de chaque côté du Rhin, sinon dans l'amitié de nos deux peuples, du moins gardant en tête l'esprit de tolérance réciproque.

Voulez-vous, Monsieur Delalande, trinquer avec moi ? Je dois tant à votre homonyme.

Delalande avait murmuré :

– Pour que la paix vive entre nous, bien volontiers.

– Alors, levons nos verres pour celle que tout le monde souhaite, avait ajouté Bénédicte.

Les cinq avaient choqué leurs verres, étonnés, inquiets d'avoir participé à un exercice paraissant délictueux. Le commandant avait ajouté :

– J'ai deux enfants ; ils ont votre âge. L'un est mobilisé sur le front de Russie, l'autre se trouve actuellement dans le nord de la France. Si vous deviez vous rencontrer, ménagez-vous.

Lorsque, au dîner, Paul raconta l'histoire à Juliette, celle-ci s'esclaffa :

– Alors, Bénédicte, tu collabores avec l'occupant que je déteste.

Bénédicte avait répondu :

– Mais non, maman, je perfectionne mes connaissances en allemand pour en tirer le meilleur parti au service de la résistance.

– Te voilà, à ton tour, grisée par l'aventure. Alors, Paul, on me cache tout et tu laisses faire.

– Je ne peux qu'enseigner la prudence à mes enfants. Ils doivent apprendre à se brûler les ailes, sans succomber à la gloriole, pour agir comme bon leur semble, en toute conscience.

Juliette s'était tu, le cœur gros.

– Comme à l'ordinaire, il me reste à prier pour soulager mon inquiétude. Mes enfants, je vous en supplie, pensez à moi. Alors que je vous ai vus à peine grandir, vous ne pensez qu'à me quitter.

Le départ des deux garçons s'était fait aux aurores, avec pour destination la ville de Ruffec, située sur la ligne de démarcation à moins d'un kilomètre derrière la gare. Sur les lieux, ils s'étaient arrêtés dans un café pour tenter de dialoguer avec un client de rencontre. Le cafetier, qui les avait observés comme des étrangers au pays, s'adressa à eux :

– Vous souhaitez vous rendre de l'autre côté ?

Dire le contraire, c'était peut-être refuser l'information avec une clé ouvrant une porte sur une frontière. Thibaut avait confirmé que c'était, en effet, le premier but de leur voyage. Sans hésitation, l'autre avait extrait du dessous du comptoir une carte du coin indiquant deux routes principales aboutissant à deux postes sévèrement gardés.

– À mon avis, il vous faut prendre le premier chemin piétonnier à la sortie de notre ville. Après l'avoir emprunté, vous tenterez de joindre une des fermes qui sont à cheval sur la ligne. Vous rencontrerez bien quelqu'un pour vous enseigner le meilleur sentier à prendre, sans toutefois vous faire repérer et vous faire tirer dessus.

Jacques et Thibaut, conscients pour la première fois d'un danger que, seuls, ils n'auraient pu imaginer, avaient quitté le café, l'œil fixé sur le dessin d'une carte qui les ramenait aux réalités de leur entreprise.

Puis ils avaient marché sur un sentier assez peu protégé de frondaisons, quelques centaines de mètres, en direction de la ferme isolée qu'il venait de repérer.

– On y va, avait dit Jacques, Thibaut dans ses pas.

Dans la cour de la petite ferme, à leur arrivée au milieu de la basse-cour qui affola les volailles en

promenade, une femme était apparue à la porte d'entrée de la maison d'habitation. Il ne semblait pas être dans ses intentions de vouloir engager la conversation, et la porte s'était vite refermée. Un chien à l'air menaçant avait annoncé leur visite. Il leur avait reniflé les guêtres avant de s'aplatir à leurs pieds, en quête d'une caresse. Désappointés, les deux garçons s'étaient assis sur une sorte de banc de pierre, en quête d'idées. Ils se sentaient observés derrière la vitre.

– Sachons bien nous tenir pour n'affoler personne !

Quelque temps plus tard, un homme portant une faux était survenu à l'angle d'un mur. Il avait la soixantaine. Venant à leur rencontre, les deux s'étaient levés pour, à leur tour, faire quelques pas vers lui.

– Bonjour, Monsieur. Nous aimerions bien passer de l'autre côté. Nous sommes chez vous en panne. Si vous pouviez nous aider en nous indiquant simplement la bonne manière d'y parvenir saufs…

Jacques de Brun avait montré sa serviette.

– Elle est bourrée de documents que je dois transmettre au quartier général de la division de Châteauroux. Mon ami m'accompagne dans ce voyage.

Le bonhomme avait levé sa casquette pour se gratter l'occiput, puis d'emblée s'était exclamé :

– La solution que je vous propose n'est pas sans risques. Il suffira de bien vous tenir. À cent mètres à peine, sur le chemin de labours qui part de chez moi pour la desserte de mes terres, il y a un poste de garde, assez symbolique, avec deux gardiens qui s'emmerdent à battre la semelle. Personne d'autre que

moi ne passe sur ce chemin de terre que j'emprunte pour me rendre sur une de mes parcelles. Comme je m'y rends assez régulièrement, ce ne sera pas pour eux une surprise. À faire le pied de grue, il y a un hic ! Le hic est qu'ils s'engageront dans une conversation pouvant durer un temps assez long, susceptible de vous casser les nerfs. Vous sentez-vous capable de résister sans faire le moindre bruit ?

– Parlent-ils notre langue ?

– Si on veut. Ils échangent avec moi quelques mots : Bonchour, arbeit, travail. C'est gut, travail. Depuis six mois qu'ils sont installés ici, ils n'ont pas appris grand-chose, moi guère davantage.

– Ce sont des gens jeunes ?

– Ce ne sont pas tout à fait des grands-pères. Ils doivent appartenir à la deuxième réserve des fonds de tiroir d'une armée fatiguée. Il reste que ce sont des Boches armés de fusils. Puisque l'occasion m'est donnée de leur jouer un bon tour, ce sera mon entrée dans la résistance. Ici les occasions sont rares pour se rendre utile à la cause du pays. Je ne vais quand même pas en tuer un qui ne m'a rien fait et qui n'a qu'une seule envie : rentrer chez lui. Ça doit être des braves types, selon moi. Ils ne m'ont jamais salué avec un « Heil Hitler ! » bien de chez eux. Pour autant, je n'en ferais pas des copains de régiment.

Le bonhomme s'appelait Sylvain. Ils avaient su son nom par la femme qui avait ouvert sa porte pour lui lancer :

– Où qu'c'est qu'tu vas ?

– J'vas de l'autre côté de la barrière pour y m'ner nos amis qu'ont à faire par là.

La fermière n'avait pas répondu avant de disparaître derrière sa porte.

– Attendez là. J'en ai pour un quart d'heure.

Il s'était éloigné en direction de l'écurie pour en sortir un cheval hennissant en crottant, comme pour manifester sa joie de pouvoir respirer un air plus frais que celui de son écurie. Il s'était dirigé vers un hangar pour sortir un tombereau et atteler Gaston entre ses brancards, en trois tours de main, en lui tapotant les joues avant de lui passer le mors. Il avait, avec un balai de genêts, nettoyé le plancher du carrosse sur lequel il les pria de s'allonger.

– Ça ne sera pas très confortable. À la guerre comme à la guerre !

Il avait ajouté : « Silence, on tourne », comme pour une séquence de film, avant de tirer sur la bouche du cheval, lui disant :

– Hue, Gaston. En route pour la balade.

L'animal s'était légèrement cabré pour faire bouger les deux roues de l'attelage, en soufflant un bon coup par les naseaux.

Couchés l'un contre l'autre, les deux voyageurs avaient le ciel à regarder pour y sembler voir courir des nuages. À deux heures de l'après-midi, l'estomac crie famine. Trois cents mètres à parcourir, chahutés, sans amortisseurs, les côtes en long et le reste de travers, ils comptaient les minutes, chacun pour soi, en égrenant les secondes. L'esprit inquiet cesse de l'être quand il est occupé. Et, dans le cas présent, évaluer la marche du temps était une bonne occupation. Finalement, ils étaient arrivés au beau milieu de la ligne imaginaire de la carte, identifiée par

un poteau barrant la route. L'homme de quart l'avait levé en disant comme prévu :

– Bonchour !

Dans l'instant, il était seul à se morfondre à dix marks l'heure. Et la conversation s'engagea, dans l'échange de sons plutôt que de mots, entre les deux hommes.

Thibaut et Jacques avaient senti l'Allemand approcher et poser une main sur l'un des côtés du tombereau pour la glisser tout le long avant qu'elle ne disparaisse à leurs yeux. Ils s'attendaient à voir sa tête et l'entendre leur dire : « Bonchour ! »

Le garde n'aurait eu qu'à se lever sur la pointe des pieds pour les découvrir enserrés l'un contre l'autre. Leurs cœurs battaient très fort. Thibaut sentait venir un picotement qui lui chatouillait la narine et qu'il lui fallait absolument contrarier en se pinçant le nez sans trop ouvrir la bouche. Il retint difficilement un éternuement dénonciateur, tandis que Gaston, discrètement convié par son maître, piaffa à deux reprises pour signifier qu'il était grand temps de repartir.

Alors nos deux amis commencèrent à se gonfler les poumons de l'odeur du lieu où ils se trouvaient confinés entre quatre planches. Ils étaient heureusement soulagés d'avoir avec succès franchi la première étape de tous les dangers à venir. Sylvain avait enfin arrêté son attelage entre deux haies pour se délester de son charroi humain en faisant riper le panneau arrière du tombereau. Les deux garçons s'en étaient relevés avec peine pour s'y accroupir, avant de sauter l'un après l'autre sur la terre ferme et reprendre leurs maigres bagages, dont la précieuse serviette.

Aux yeux de Sylvain, elle valait de l'or. Jacques de Brun plus concerné, s'était excusé d'avoir sollicité quelqu'un qui vivait paisiblement sur ses terres, de l'avoir entraîné sur le sentier de la guerre, au risque de compromettre l'existence de sa femme et de sa ferme.

– Que peut-on vous offrir pour vous remercier ? avait-il ajouté.

L'homme lui avait rendu spontanément un service gratuit qui, à ses yeux, n'avait pas de prix.

– Souhaitons-nous une bonne chance, et nous serons quittes, avait-il répondu simplement.

Ils lui avaient longuement serré la main avant de s'engager, quelques dizaines de mètres plus loin, sur une route nationale peu fréquentée. Au bout d'une demi-heure, un gazogène s'était lentement rapproché d'eux et s'était arrêté à leur hauteur. Le chauffeur, dans la soixantaine, leur avait proposé de les mener un peu plus loin. La chance leur souriait encore.

– Nous allons à Châteauroux via Le Blanc.

– Pour Le Blanc, c'est d'accord. Montez ! Vous venez de sauter la barrière ? leur dit-il, sur l'air de la chanson de Johnny Hess, un copain de Charles Trenet.

Thibaut avait répondu, connaissant le refrain :

– On est tombés derrière, hop là !

Le chauffeur, qui s'était présenté comme René, avait posé la question qui interpelle :

– Et après Châteauroux, vous continuerez votre voyage ?

Jacques, à son tour, avait pris la parole :

– Mon jeune ami part en Angleterre. Il rejoint la Royal Air Force.

Le questionnement s'était arrêté là.

La faim dans les talons, suffoqués par l'odeur du charbon de bois, ils avaient atteint le paysage berrichon à une heure raisonnable, et s'étaient enquis aussitôt de la meilleure manière de se rendre au lieu de rendez-vous de Jacques avec son général. Un car partirait le matin, vers huit heures, prêt à cueillir des voyageurs tout au long de la route, à arrimer leurs bagages sur le toit lorsqu'ils étaient trop encombrants, comme pouvait l'être une bicyclette, puis s'en délester quelques kilomètres plus loin.

Après avoir passé la nuit dans un petit hôtel accueillant de rares voyageurs, ils avaient pris l'autobus comme prévu pour arriver à la gare de Châteauroux vers dix heures et descendre à l'hôtel du Faisan, à quelques pas de là. Jacques de Brun y établirait son QG pour un temps indéterminé, pouvant découler de sa rencontre avec le général, lors du déballage de ses documents. Il aurait à faire des commentaires et devrait sans doute répondre à de nombreuses questions.

Thibaut Delalande prendrait le soir un train pour Toulouse, dans lequel il voyagerait la nuit. Les deux amis, qui venaient de passer une vingtaine de jours ensemble, allaient définitivement se quitter, pour suivre chacun sa voie, dans une approche différente.

– Soyez modestes dans vos vues ! avait recommandé papa Paul se remémorant les images du soldat embourbé dans la terre glaise de la Somme, ayant quelque peine à se raser, vivant dans les transes, lors de l'attente compensatrice du bouteillon pour

calmer la faim de l'instant. Il se souvenait s'être rentré la tête dans les épaules, vingt fois par jour, parfois davantage, forme dérisoire de protection contre la mort de tous les dangers. On ne pouvait, dans ses souvenirs, connaître pire.

La guerre avait, à ses yeux, aujourd'hui, un tout autre visage. Elle était moins statique. Puisqu'elle apparaissait être dans le mouvement aux dimensions de plus larges espaces, on pouvait peut-être s'y épanouir moins douloureusement, dans le choix de ses actions et de son intelligence pratique. La mort au bout du chemin était une éventualité, à peine différente de ce qui est accessible à chacun dans les accidents imprévisibles de la vie habituelle. Le rempart pour s'en protéger semblait être la foi en son étoile sous le regard du père… qui est aux cieux… Paul Delalande avait achevé une prière adressée au ciel :

– Rendez notre fils à sa mère. Elle vous a déjà donné sa petite sœur.

Il pensait à sa femme Juliette, désemparée de découvrir qu'elle n'avait plus d'enfants vraiment à elle, pouvant s'accrocher à ses jupons ou bien tendre une main, le nez en l'air, en prononçant ce mot béni de « maman ».

« Ma vie, se disait-elle, a commencé avec la guerre encombrée de tous ces combattants qui me voulaient pour me faire porter des enfants, heureux de partir, à peine nés, faire la leur. »

Elle partageait encore le statut de mère à double titre avec les enfants d'Aurélie, France et Pierre, un peu les siens, et un peu plus ceux de son mari, sans le savoir, si ce n'est au plan des ressemblances, par mimétisme.

Un nouveau dans le paysage, l'ami Lucien

Après l'armistice, le pays vaincu avait été scindé en deux zones. Le Nord avait été occupé par les troupes allemandes, tandis qu'une partie de l'armée française d'armistice subsisterait tant bien que mal sur le reste du territoire étriqué de la nouvelle France. En réserve d'espérance pour de futurs combats, quelques unités seraient cantonnées sur les rives de la Méditerranée. C'était en zone dite libre que notre ami, au nom prédestiné de Davanture, à l'orthographe près, souhaitait se rendre pour se faire incorporer dans un régiment colonial d'infanterie de marine.

Pour réaliser son projet, Lucien s'était rendu à Chalon-sur-Saône pour étudier discrètement les abords du fleuve frontière épousant la ligne de démarcation sévèrement gardée. De l'autre côté, dans les ateliers du Petit-Creusot de l'usine Schneider, étaient fabriqués des sous-marins de poche pour le compte de la marine allemande de Méditerranée. Ils étaient ensuite acheminés sur des péniches, lors de leur sortie d'usine, transitant par la Saône et le Rhône

aux fins de rejoindre Marseille ou Toulon pour y recevoir leur armement.

Pour accéder à ce premier espace de liberté conditionnelle, il fallait traverser la Saône sur le pont enjambant la Genisse, le bras le plus étroit et le moins profond du fleuve aux abords protégés par une casemate armée défendue par des chevaux de frise. Au centre du dispositif, prête à balayer le pont, avait été installée une méchante mitrailleuse tenue par des servants vigilants. À chaque changement d'équipe, une certaine confusion semblait régner entre les groupes des partants et ceux de la relève.

Pour franchir l'obstacle et passer de l'autre côté, l'esprit bardé de la certitude de la réussite, Lucien avait sollicité sa cervelle pour la mise en ordre logique de tous les éléments de la conduite à tenir avant de passer à l'action. Il lui faudrait simplement faire vite en comptant sur la coopération tacite des ouvriers.

À l'extérieur, le vent avait soufflé avec une rare violence. Une première déception l'attendait à son arrivée. Les ouvriers du matin avaient traversé le pont vers cinq heures, reportant de huit heures le prochain passage. Plus que chagriné, notre ami devrait attendre jusqu'aux environs de treize heures pour effectuer sa tentative. Comme il pleuvait des hallebardes, il en remerciait le ciel, persuadé que, par mauvais temps, les sentinelles seraient moins attentives.

Après avoir ingurgité un sandwich en ville, il s'était empressé, dès douze heures quinze, de se retrouver en embuscade non loin du pont. Il faisait froid sous l'averse. La pluie ne s'était pas offert le moindre arrêt lorsque, vers treize heures, les premiers ouvriers étaient arrivés pour s'entasser près de la

barrière, à quelques mètres du barrage tenu par les sentinelles. En premier passeraient les ouvriers pressés de retrouver leurs foyers, avant que ne soit procédé au contrôle des Ausweis de ceux qui allaient reprendre le travail.

Lucien s'était introduit au milieu de la colonne montante. À mi-pont, au milieu de la file resserrée, il s'était trouvé à même d'observer les sentinelles gênées par la pluie, sous leurs capotes ruisselantes d'eau et battues par le vent, avant de bifurquer sur un côté du pont, bordé d'un parapet d'environ un mètre de hauteur. Il avait noté que son tablier était soutenu par de gros piliers de pierre reposant sur une base élargie dont le rebord pouvait offrir un refuge temporaire.

Arrivé à une vingtaine de mètres du poste de garde, son cœur s'était mis à battre, frappé de tachycardie. Dans les quelques secondes qui allaient suivre, en un éclair, il s'était retrouvé à plat ventre sur le parapet avant de se glisser le long d'un pilier et de reprendre son souffle. Comment avait-il fait pour ne pas choir brutalement dans les eaux de la Saône sans y faire un gros plouf dans l'eau glacée sous la pluie diluvienne ? Il lui avait fallu prendre son courage à deux mains pour se décider à patauger le long des piliers supposés le protéger avant d'atteindre la rive opposée.

À la hauteur des jardins de Saint-Marcel, petite localité jouxtant la ville de Chalon-sur-Saône, commençait la zone libre. En nageant, le courant l'avait déporté vers le lit du fleuve, le rendant vulnérable. Il avait rapidement réagi pour s'éloigner, s'offrant au champ visuel des hommes du poste de garde. Alors qu'il se croyait en sécurité, une rafale

d'arme automatique venait le surprendre et l'arroser de balles d'un tir heureusement trop court. D'instinct il avait replongé en brasse coulée, juste le temps d'apercevoir un Allemand, accoudé au parapet du pont, pointant une arme dans sa direction. S'apprêtait-il à appuyer de nouveau sur la détente ? Il ne l'avait pas fait. Warum ? Pourquoi ?

Après avoir atteint, trempé jusqu'à la moelle des os, un semblant de terre ferme, il s'était senti en relative sécurité pour se dépatouiller au beau milieu des herbes et des joncs, comme le fait le canard sauvage se haussant du col, battant des ailes pour se sécher à la sortie de l'eau. Étranger au milieu aquatique, que pouvait-il faire de mieux pour se tirer de ce mauvais pas ?

À son arrivée au poste de police du centre de Saint-Marcel, il avait raconté aux agents, en claquant des dents, des bribes de son début d'aventure et son projet de se rendre en Afrique du Nord. On l'avait félicité d'une manière dubitative. Si la première partie de son programme s'assimilait à un exploit, la seconde relevait de l'utopie, avait-il semblé comprendre.

– Tu as encore un bout de chemin à faire, mon gars, pour en arriver là, lui avait dit l'un d'eux.

– Comme tu sembles avoir de la chance, tu vas te sécher avant de reprendre la route.

L'étonnant dans son entreprise était de l'avoir réalisée sans le moindre éternuement. Les policiers avaient entendu crépiter les coups de feu, sans s'en préoccuper outre mesure. De temps à autre, les Allemands leur faisaient signe pour les convier à repêcher le cadavre d'un aventureux arrivé au terminal de sa vie pour avoir manqué le coche. Ils s'en excusaient presque, leur disant en français :

– C’est la guerre.

Une fois Lucien réchauffé et sustenté, le commissaire l’avait fait conduire à la gare de Sennecey-le-Grand, à quinze kilomètres au sud de Chalon-sur-Saône, pour rejoindre le bureau de recrutement de Mâcon. Ici, il avait signé un engagement au vingt et unième régiment d’infanterie de marine pour y être incorporé le 2 septembre 1942. Il venait de franchir un premier pas sur une route supposée le conduire à bon port pour rejoindre une unité gaulliste. La découverte de l’armée lui apportait une grande satisfaction, en dépit des inconvénients inhérents à l’ordre militaire dans la reconnaissance des vertus de la discipline. C’était le prix à payer dans l’apprentissage du métier de soldat, en se frottant aux autres, pour se faire tanner le cuir. Si la vie en caserne était routinière, en compensation l’environnement provençal lui procurait du plaisir, au cours de ses exercices de marche et de tir dans les collines environnantes ombragées de pins parasols, de thyms, de lavandes et de plantes aromatiques. Le grand bonheur était en fait de pouvoir vivre des pauses, allongé sur le sol au beau milieu des plantes odoriférantes, sous le souffle chaud embaumé du littoral de la Méditerranée. La permanence du ciel bleu y était pour quelque chose. L’espoir de partir en Afrique prenait corps. Encore un peu de patience.

Les nouvelles de la guerre, suivies avec passion, recueillies aux sources les plus diverses, semblaient depuis quelque temps de moins en moins bonnes pour les Allemands, en dépit de leur propagande. Ils avaient subi de lourds revers en Afrique du Nord, remettant en cause leur stratégie. Avec l’aide des alliés italiens, les Allemands avaient imaginé, en un

temps, pouvoir atteindre facilement le canal de Suez. Aux portes de l'Égypte, ils avaient été définitivement défaits en Libye. À la tête de ses panzers, un habile tacticien, le général Rommel, surnommé « le renard du désert », avait dans le sable joué au chat et à la souris avec Montgomery, son adversaire britannique. Les deux combattants s'étaient affrontés à la tête de leurs troupes respectives, éloignés l'un et l'autre de leurs centres de ravitaillement. Ces combats avaient alterné des fortunes diverses, mais la victoire avait été celle de l'intendance britannique. Si les Allemands avaient succombé, c'était moins pour une question de stratégie qu'en raison des difficultés du maintien de leurs lignes de communication, vulnérables par rapport à leurs objectifs, et de leurs besoins de ravitaillement en essence. La prise de Tobrouk avait vraiment marqué un tournant dans la guerre. Pour donner la victoire des alliés, la première division française libre (DFL), avec à sa tête le général Leclerc, lors de la prise de l'oasis de Koufra, apportait sa contribution essentielle. Aujourd'hui, les Américains, afin de prendre les troupes allemandes à revers, avaient débarqué en Afrique du Nord, obligeant Rommel à revoir l'ensemble de son dispositif.

L'évolution de la guerre avait été suivie, pas à pas, par les états-majors locaux de la zone libre mis en alerte par le commandant de l'armée d'armistice, le général de Lattre de Tassigny. Il rêvait d'en découdre avec les Allemands.

Des mesures avaient été prises, traduites dans les faits par l'intensification des exercices. Les paquetages avaient été complétés de rations alimentaires, d'une dotation supplémentaire en munitions, signes avant-

coureurs d'un changement de situation. Adieu le départ pour l'Afrique, probablement retardé. Dans l'attente de faits qui allaient se précipiter, Lucien en était arrivé, comme tous ses camarades, à se préoccuper du prix à payer en vies humaines, compte tenu des moyens dérisoires dont disposait présentement l'armée d'armistice s'ils devaient affronter en quelque endroit du territoire des Allemands parés pour ce genre d'exercice.

Mouvements de l'armée allemande avec occupation de la zone libre

Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1942, l'armée allemande avait franchi la ligne de démarcation pour occuper la zone libre. À Toulon, les premières unités s'étaient présentées aux portes de la ville en fin de matinée. Depuis la veille, les troupes étaient sur le branle-bas, dans l'attente de prendre position, en tenue de combat, cartouchières pleines, l'arme au pied, à l'intérieur de la caserne Grignan.

En direction du port, la fusillade avait fait rage entre des soldats allemands et les marins français. Des avions ennemis volaient au ras de l'eau, larguant des mines sous-marines pour interdire tout mouvement de nos bateaux de guerre. De formidables explosions avaient retenti dans le port, consécutives aux destructions de nos belles unités qui n'avaient pu se défendre, leurs canons rendus inutilisables du fait de leur désarmement. Au cours de ces évènements dramatiques, impassibles, les fusiliers-marins, tristes et désemparés, le moral à zéro, restés dans la cour de la caserne, attendaient l'arme au pied, l'ordre d'un mouvement qui ne viendrait jamais.

L'amirauté avait été soumise à l'application des clauses de l'armistice. Le sabordage de toutes les unités de notre marine nationale avait été ordonné par les amiraux Laborde et Marquis. La décision engagerait le destin futur de notre pays, privé de ses plus beaux bâtiments, alors que nous possédions, à l'époque, l'une des plus prestigieuses marines de guerre au monde. Quelques petites unités pourraient cependant échapper au désastre, comme le sous-marin *Casabianca* aux ordres du commandant Lherminier.

Dans la foulée, le colonel du régiment informait ses troupes que les Allemands avaient prescrit la démobilisation totale de l'armée française. Le haut commandement avait eu la sagesse de se rallier à l'ordre reçu en rapportant ses ordres de résistance, dans les heures qui allaient suivre, pour rendre bon nombre de gens à la vie civile Eu égard à la situation, ils se retrouveraient, pour nombre d'eux, sans emploi, donc sans ressources. L'opportunité avait été propice d'opérer le camouflage, dans la discrétion, d'un nombre relativement important d'armes légères. Récupérables, elles seraient utilisées pour reprendre le combat sous une forme à définir, l'instant venu. L'armée d'armistice devenait sur-le-champ l'armée de l'ombre, sur laquelle d'innombrables appendices, en forme de groupements émanant de la résistance, viendraient se greffer, dans le proche avenir, avant de s'y trouver incorporés de gré ou de force. Pour l'ami patriote, tout était à refaire. Dans son rêve évanoui, Lucien était revenu à la case départ.

Que lui faudrait-il faire à son retour dans la gueule d'un loup toujours prêt à mordre ? Son voisinage pouvait être ressenti d'une manière insupportable

même, si certains s'en arrangeaient pour rendre à l'occupant plus de services qu'il n'en demandait.

Lucien était à nouveau seul, l'esprit hanté de l'idée vive de faire quelque chose pour la France. Depuis quelque temps, on parlait dans la discrétion de résistance, vocable assez vague pouvant donner libre cours à l'imagination de chacun. Il y aurait tant de modes, tant de manières, de lieux appropriés pour s'y adonner dans le sérieux du courage, de la fantaisie des folies et tomber parfois dans la délation. C'était, selon le choix offert à chacun, des parts d'aléas pouvant être gravées de leurs conséquences.

Une grosse dame avait expliqué que, ses moyens, qui lui permettaient de s'empiffrer de nourriture acquise au marché noir dans une période de disette, étaient pour elle la meilleure façon de résister. Elle disait, à chaque bouchée absorbée :

– C'est autant de pris sur l'ennemi.

Bien sûr, cette histoire est caricaturale.

Il restait à Lucien, pour donner corps à son projet, de découvrir le fil d'Ariane conducteur permettant d'établir un contact avec la résistance locale embryonnaire. À Saint-Désert, un bruit courait sur l'existence d'une section très active. Il s'était empressé près d'un ami d'école, dont le père, communiste convaincu, travaillait aux PTT, pour obtenir quelques révélations concernant ce genre d'activités en Bourgogne. Le bonhomme l'avait invité à une réunion clandestine devant se tenir prochainement, sans donner l'impression d'avoir à prendre de précautions particulières. Rendu méfiant, compte tenu du comportement léger d'un propos à la

limite de la gloriole, il avait hésité avant de se rendre à la réunion programmée.

La séance s'était déroulée sans incident. Il en était ressorti déçu, découvrant que le centre d'intérêt, au cours de la réunion, s'était focalisé sur une organisation opposée à celle de de Gaulle, avec la prise du pouvoir communiste sur l'ensemble du territoire, dès la paix rétablie. De faire la guerre aux Allemands, il n'avait été nullement question. Lucien s'était contenté d'enregistrer les propos de l'animateur sans vouloir prendre parti pour le parti.

C'était, en finale, très décevant de voir s'écouler les jours sans avoir une quelconque prise sur les faits d'armes suivis au travers des informations de la BBC en provenance de Londres. Les émissions brouillées n'étaient pas diffusées à l'intention des malentendants.

Un soir, pour en troubler l'écoute, un homme à la forte carrure, visage fermé, s'était présenté à la ferme. Afin de ne pas attirer l'attention du voisinage, il était arrivé discrètement pour remettre à Lucien une lettre d'un oncle dont il avait tout de suite reconnu l'écriture.

Dans ce message, son proche parent laissait percer ses sentiments vis-à-vis des Allemands, en présentant l'homme, porteur de ce pli, comme un membre éminent de la résistance nationale. Une recommandation en post-scriptum :

– Brûle ma lettre, sitôt lue.

Serait-il l'homme providentiel, comme tombé du ciel, venu le tirer d'embarras pour redonner vie à son projet compromis ? Sa présence en Bourgogne était motivée par un rendez-vous pris avec le responsable d'un réseau en gestation. Ce haut personnage, Jarrot pour l'état-civil, serait, à la libération, ministre du

général de Gaulle. Des opérations importantes seraient montées pour la destruction d'objectifs, barrages hydroélectriques, usine du Petit-Creusot. Il venait de visu s'assurer de la fiabilité de la section en voie d'organisation, à la fois dans sa composition et dans le comportement de ses membres.

Avant de s'éloigner, au grand étonnement de Lucien, l'inconnu l'avait prié instamment de se tenir hors du réseau créé par les communistes, certainement identifié, ses membres connus, surveillés par la Gestapo régionale.

– La prudence la plus élémentaire est de n'avoir plus de relations avec ces gens-là. Laissez tomber. Il en va de votre sécurité.

C'était péremptoire. Le Bourguignon en avait fait la traduction sous forme d'un avertissement sans frais, empreint de sollicitude. Il lui redevenait possible de retrouver un peu de son assurance, compromise ces derniers temps d'inactivité, lui brouillant la vue. L'oncle, officier de police dans la capitale, lui paraissait de ce fait impliqué sur place dans la résistance. Au moment de le quitter, le visiteur non attendu avait livré son pseudonyme, Jacques, qui devait être oublié sur-le-champ.

– Vous ne m'avez jamais vu. Rappelez-vous bien que je n'existe pas, avait-il insisté en lui serrant la main avant de disparaître dans la nuit.

Ce prénom, tiré du calendrier des PTT, lui était passé en tête comme celui du frère des mâtines de la chansonnette de son enfance. Bien plus tard, Lucien apprendrait qu'il s'agissait de Jacques Mansion, chef d'un important réseau de renseignements agissant en priorité sur le front de l'Atlantique et de la Manche, en liaison avec « le boss » en France de l'I.S.

(Intelligence service). Il avait une antenne à La Rochelle, dirigée par un vrai patron qui s'était mis en réserve de son entreprise. Il s'agissait de Pierre Vermandois, un homme décidé à agir en toute liberté, sans mettre en péril la vie des siens, l'avenir de son usine, surtout de son personnel faisant corps avec elle.

Frère Jacques, avant de le quitter, lui avait livré à l'oreille le nom d'un membre éminent de la résistance, établi à Pau, dans les Hautes-Pyrénées, maître Cadié, identifié dans ce cadre sous le pseudonyme de Fauvette, un petit oiseau couleur de muraille.

Sous le coup de l'émotion, l'apprenti résistant était resté un instant sans réaction. Il avait peu à peu réalisé l'importance de ce qu'il venait d'apprendre pour réactiver son intention toujours présente de partir faire la guerre, avec, en prime, une adresse.

Comme un marin de la marine à voiles en quête de repères dans une zone tourmentée par les récifs et les courants sournois, il s'était appliqué à se forger en tête un possible itinéraire pour rallier la cité d'Henri IV. Il avait toujours eu de la sympathie pour le Vert-Galant, eu égard à son panache blanc et, sans trop l'avouer, son goût pour le Jurançon, complémentaire des crus de Bourgogne.